

SOLENE PEILLET
University of Western Ontario

Assia Djébar, les voies du plurilinguisme

Le 5 Juillet 2012, au cinquantième anniversaire des accords d'Evian, marquant la fin de la guerre d'Algérie et l'indépendance du pays, la France n'est pas conviée aux cérémonies. C'est en effet une lutte accrue contre la puissance coloniale qui est à cette occasion célébrée ; ce sont les martyrs tombés pour la patrie sous les armes françaises qui sont commémorés. L'histoire des deux pays est donc toujours marquée par le sang. En asseyant leur autorité sur l'ancienne colonie, les Français ont imposé leur culture mais aussi leur langue, dévalorisant celle de la population indigène. De fait, ces conflits ont fait naître chez le peuple arabe un traumatisme linguistique toujours ancré dans les mémoires. Les situations de diglossie, qui font coexister des variétés linguistiques au sein d'un même territoire, soulèvent des interrogations sur le statut des langues en Algérie et leur cohabitation : le français reste imprégné d'une idéologie coloniale, l'arabe classique marqué par la religion et le berbère confiné à la sphère du privé.

Dans *L'anthropologie structurale*, Claude Lévi-Strauss considère « le langage, à la fois comme le fait culturel par excellence et celui par l'intermédiaire duquel toutes les formes de la vie sociale s'établissent et se perpétuent »¹. On comprend dès lors l'importance de considérer la structure du plurilinguisme en Algérie puisqu'il est à la base de l'organisation de la société. Il convient alors de déterminer si ces langues interagissent uniquement dans un rapport de force. Pour cela notre analyse empruntera un point de vue littéraire en se penchant sur les œuvres d'Assia Djébar, romancière algérienne de langue française. La problématique de la langue, au cœur de ses romans, a déjà été largement documenté, nous nous inscrivons ici dans de la lignée de ces recherches précédentes², et entendons

1 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*. Vol. 2, Paris, Plon, 1974, p. 392.

2 Voir à ce sujet : Hafid Gafaïti, *La diasporisation de la littérature postcoloniale, Assia Djébar, Rachid Mimouni*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; Assia Djébar et Lise Gauvin, « Territoires des langues : entretien », *Littérature*, 101, 1996, ou Mireille Calle-Grüber, *Assia Djébar. Nomade entre les murs. Pour une poétique transfrontalière*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2005.

traiter la question sur fond historique. Il s'agira de se demander comment un écrivain algérien pense son rapport aux langues et si le métissage linguistique au sein d'une même œuvre peut se jouer des frontières. Le plurilinguisme constitutif de l'Algérie établit en effet des barrières qui cloisonnent les langues. Les textes d'Assia Djebar, dans un jeu entre oralité et écriture, font intervenir la mixité et démantèlent le paternalisme dont est empreint le français. La romancière parvient à conjuguer ces deux versants d'une même langue, pour qu'en résulte une écriture sur les marges, qui ne se situe que dans un entre-deux. Comment dès lors caractériser ce mouvement du texte ; est-il migration, errance ou fuite ?

Migration d'une langue à l'autre : l'expérience des frontières

Assia Djebar, née en Algérie, grandit dans un faisceau de langues diverses : son père instituteur de français, sa mère et sa grand-mère parlaient principalement l'arabe algérien. C'est alors une identité multiple, caractérisée par cette diversité linguistique qu'elle se forge. Le cas d'Assia Djebar n'est cependant pas à considérer comme un cas spécifique mais comme le miroir de la situation de l'Algérie. En effet, à l'intérieur même des frontières du pays cohabitent, dans un triangle linguistique, le français, l'arabe classique et dialectal ainsi que le berbère. Ces langues sont pourtant cloisonnées, car dans chacune d'entre elle résonne un pan différent de l'histoire. Le français, langue du colonisateur, irrémédiablement marquée par un rapport d'autorité, demeure ainsi souillé par le sang des conflits et puisque dans chaque mot affleure la mémoire de la guerre, il reste pour Assia Djebar aphasique lorsqu'il s'agit d'évoquer l'intime. De fait, son bilinguisme « boîte des deux pieds »³. Elle explique : « Je voulais dire que je possédais le français comme langue de pensée, et non comme langue d'intériorité et d'affectivité »⁴. Divisées par des frontières étanches, les deux langues ne semblent pouvoir se rejoindre.

Dans les romans d'Assia Djebar, l'arabe populaire, imbu de familiarité, agit comme une force mnémonique, qui fait remonter à la surface les souvenirs de l'enfance. Ainsi lorsqu'après dix ans passés en banlieue parisienne, Berkane, narrateur de *La disparition de la langue*

3 Assia Djebar et Lise Gauvin, « Territoires des langues : entretien », *Littérature*, 101, 1996, p. 80.

4 *Ibid.*, p. 80.

française, revient sur sa terre natale, il retrouve les sonorités de la langue de la mère. Cette traversée des frontières fait éclore une mémoire enfouie et tout au long du roman, l'enfant de la Casbah égrène ses souvenirs. C'est l'arabe, langue maternelle, « avec son lait, sa tendresse, sa luxuriance »⁵ qui anime ce retour aux origines. Ainsi si français et arabe sont tournés vers le passé, l'une est marquée par la mémoire affective, l'autre par l'histoire sanglante ; une histoire sanglante qui continue de conditionner le rapport à la langue. Dans un entretien avec Lise Gauvin, « Territoire des langues », Assia Djébar se confie : « Donc je n'ai jamais pu dire l'amour en français, ni les prémices du désir ni la tendresse de l'après-désir : tout cela pour moi le français n'en rend pas compte de par sa chair et de par sa sonorité. Parce qu'avec tout Français, je partageais une histoire d'amour et de mort, non pas d'amour mais d'affrontement »⁶. C'est en effet dans une relation conflictuelle, lors de la période coloniale, que les Algériens rencontrent la langue française. Versant linguistique de ce rapport de force, le français se présente comme la langue dominante, qui s'impose face aux langues indigènes, dominées. Cette « superstructure linguistique », que Jean-Louis Calvet introduit dans son *Petit traité de glottophagie, Linguistique et Colonialisme*, caractérise l'ensemble des pays colonisés.

La colonisation française en Algérie met en place un système ethnocentriste et établit une politique d'assimilation qui refuse toute diversité. L'intolérance en devient constitutive : processus unilatéral, le colonisateur impose sa langue, modèle auquel il convient de se conformer, sans parler celle du peuple. On voit se dessiner un schéma d'exclusion linguistique qui fait qu'imposer une langue et une norme suppose aussi d'en interdire d'autres. Instituer un monolinguisme revient à exclure une partie de la population de la vie publique du pays et principalement de la sphère politique. La différenciation linguistique s'opère en effet en terme de classes sociales, traçant une opposition entre ceux qui détiennent le pouvoir et ceux qui en sont les plus éloignés. La langue n'est alors plus un moyen de communication mais au contraire un instrument de division. Cependant, en cent trente ans de colonisation, la langue française n'a jamais entièrement réussi à s'imposer, aboutissant à l'échec du troisième et dernier stade de la

5 Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent... En marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 34.

6 Assia Djébar et Lise Gauvin, « Territoires des langues : entretien », *Littérature*, 101, 1996. p. 75.

colonisation linguistique : la « glottophagie »⁷ ou digestion de la langue dominée par la langue dominante. À l'indépendance de l'Algérie naît alors une volonté de retrouver les racines perdues, l'identité culturelle qui a été dévalorisée. Cette renaissance est opérée par un processus d'unification linguistique : la politique d'arabisation. Cependant, c'est par un nouvel échec que se solde cette politique, vécue par le peuple algérien comme une seconde colonisation. En effet, cette entreprise repose sur une opposition linguistique qui cette fois pourtant, ne se joue plus de frontières géographiques mais divise une même nation : c'est l'arabe classique, principalement lié à la religion musulmane, sous forme écrite, qui est imposé par un petit groupe d'individus au pouvoir. Cette nouvelle tentative d'imposer un monolinguisme et de valoriser une langue d'élites, travaillait contre la survivance des langues arabes parlées par la majeure partie de la population, en les réduisant au statut de dialectes. Cette politique d'une langue unique continue de marquer l'Algérie puisqu'en 1980, l'état lance une campagne de « généralisation de l'utilisation de la langue nationale »⁸ (GULN) pour normaliser l'usage de la langue et réduire les phénomènes de diglossie. C'est donc une situation qui reste de nos jours complexe. Ainsi en 2001, suite à la série d'émeutes qui embrasent la Kabylie lors du printemps noir, le président algérien s'adresse au peuple en arabe classique. Ce choix de langue, inadaptée à cette crise populaire, fait naître de virulentes réactions puisqu'il suppose également un choix d'interlocuteur : ce ne sont pas les kabyles qu'il harangue, mais ceux qu'il sait proches du pouvoir.

Assia Djebar s'inquiète alors de cette « Algérie pantelante »⁹ :

par phobie de la deuxième langue, de la troisième, par déni d'un multilinguisme inscrit dans notre culture depuis l'Antiquité (culture populaire et culture savante), par crainte donc du multiple à l'infini des formes, mon pays, sous véritable dictature culturelle, a été harcelé par un monolinguisme pseudo-identitaire : une seule langue revendiquée comme une ramure, une carapace, un mur ! ...¹⁰

7 Jean-Louis Calvet, *Linguistique et colonialisme, petit traité de glottophagie*, Payot, Paris, 1974.

8 Gilbert Granguillaume, « Arabisation et démagogie en Algérie », *Le Monde diplomatique*, N° 515, Février 1997, p. 3.

9 Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent... En marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 32.

10 *Ibid.*, p. 32.

La romancière inscrit ses œuvres dans une entreprise de revalorisation des dialectes qui vise à reconnaître le plurilinguisme comme partie intégrante de l'identité algérienne. En refusant le monolinguisme, elle anéantit les frontières. C'est ainsi le paradigme national selon lequel une nation équivaldrait à une seule langue et une seule identité que tente de démanteler Assia Djebar. L'héroïne de *La Femme sans sépulture*, se rappelant une chanson que sa cousine lui avait apprise en arabe : « Nous avons une seule langue, l'arabe / Nous avons une seule foi, l'islam / nous avons une seule terre, l'Algérie », reformule : « Nous avons trois langues, et le berbère d'abord / Nous avons trois amours ; / Abraham, Jésus ... et Mohammed »¹¹.

La politique d'arabisation visait principalement à réduire l'influence des dialectes, de l'arabe parlé. En effet, la majorité des Algériens sont les locuteurs de langues non-standardisées, et non enseignées à l'école. Essentiellement orales, ces langues hybrides – car composées d'arabe, d'espagnol et de turc – ne sont pas normées. Dans *La disparition de la langue française*, Nadjia, dont le héros Berkane fait la connaissance à Alger, soulève une disparité entre deux formes de l'arabe. La jeune femme ne reconnaît pas la langue qui lui est imposé par le F.L.N. pendant la guerre d'indépendance ; une langue étrangère qu'elle dit loin des réalités de sa vie familiale et de son dialecte :

Mais les autres, de l'autre côté, les fanatiques, as-tu senti leur fureur verbale, la haine dans leurs vociférations ? Leur langue arabe, moi qui ai étudié l'arabe littéraire, celui de la poésie, celui de la Nadjia et des romans contemporains, moi qui parle plusieurs dialectes des pays du Moyen Orient où j'ai séjourné, je ne reconnais pas cet arabe d'ici. C'est une langue convulsive, dérangée, et qui me semble déviée ! Ce parler n'a rien à voir avec la langue de ma grand-mère, avec ses mots tendres. [...] La langue de nos femmes est une langue d'amour et de vivacité quand elles soupirent, et même quand elles prient : c'est une langue pour les chants, avec des mots à double sens, dans l'ironie et la demi-amertume¹².

On voit dans ses critiques se dessiner une frontière linguistique qui établit une distance entre oralité et écriture, arabe littéraire et populaire. Nadjia n'est familière qu'avec la langue des femmes, celle de sa grand-

11 Assia Djebar, *La femme sans sépulture*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 82.

12 Assia Djebar, *La disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 157.

mère. Porté par un concert de voix féminines, l'arabe populaire est alors polyphonique. Dans le texte d'Assia Djébar se lit ainsi le désir de faire revivre des voix disparues, autrefois confinées dans des espaces clos ou étouffées derrière le voile. Dans son énonciation s'entend une pluralité de voix féminines, qui s'alternent pour dire la diversité linguistique. La parole devient plurielle et le silence prend voix. La question de la langue chez Assia Djébar est dès lors source d'une réflexion historique mais aussi idéologique puisqu'elle dévoile la parole de l'intérieur, libère la voix des femmes.

Errance : l'expérience de la mixité

C'est un retour au pays natal, un peu comme celui de Berkane, qui fait naître en elle un nouvel engouement pour la langue maternelle. Son voyage est en effet rythmé de rencontres avec les femmes du Mont Chenoua qui évoquent, dans leur langue, leur passé et livrent leur histoire. De ces entretiens, naît un long-métrage, *La Nouba des femmes du Mont Chenoua*, dont la réalisation marque plus tard le retour à l'écriture de la romancière, après près de dix ans de silence. Il s'agissait pour elle d'instaurer une nouvelle dynamique dans ses œuvres afin de trouver sa voix. Elle s'inspire alors dans ses romans de ce qu'elle a appelé « l'image-son » dans son long-métrage, qui met en scène le passage constant d'une langue à une autre. Sur l'écran, la voix off en français accompagne les récits en arabe de ces femmes ; sur la page, la narration fournit au lecteur l'explication des mots arabes disséminés dans les dialogues. Parfois cependant, leur signification n'est pas éclaircie et dans cette narration qui mêle les deux langues en une même phrase, le travail du lecteur est requis. Ainsi, cet extrait de *La disparition de la langue française*, dans lequel le personnage narrateur, devant une mosquée, explique : « C'est le tombeau d'un *ouali*, oublié de tous, sauf de quelques vieilles dévotes de la région. Cette *kouma*, je l'ai saisie, trois jours de suite, sous un même angle, une fois les femmes en prières reparties (...) »¹³. Seule la graphie en italique indique l'arabe, aucune traduction ne vient aider le lecteur francophone. De fait, le mot arabe donne souvent lieu à des interrogations et est parfois à l'origine d'une partie de la fiction, voire de l'intrigue.

13 *Ibid.*, p. 36.

Lorsque l'arabe ne scande pas le texte français, le passage d'une langue à l'autre est remarqué et commenté. « De la mère en fille », troisième mouvement de la dernière partie de *Vaste est la prison*, qui retranscrit les entretiens d'Assia Djébar avec les femmes du Mont Chenoua, fait le récit de Fatima, qui perd sa fille. Lors de l'enterrement, une pleureuse se dresse et chante devant l'assemblée :

Celle qui cria une fois, qui s'essuyait à présent nonchalamment la joue, eut comme un spasme étrange, le torse secoué comme d'une sorte de rire, puis elle s'écria, à l'étonnement de toutes : la langue étrange – que la plupart des citadines ne comprenaient pas, ou qu'elles avaient oubliée, prenant, au fur et à mesure de l'improvisation, moue gênée, mêlée de condescendance –, la langue berbère se déroula assez vite, comme piaffant, tandis qu'une femme murmurait à l'autre : « C'est la cousine de la morte, descendue de la zaouia, elle improvise souvent ainsi, dans "leur" langue de montagne ! »¹⁴.

L'événement ramène la cousine de Cherifa vers le berbère, langue d'affectivité qui la sépare du reste des convives. La langue, marqueur social, est un instrument dont se sert le texte pour opérer une distinction entre les personnages qui appartiennent à des classes différentes. Cette cohabitation des langues dans la société algérienne se traduit en un plurilinguisme textuel. L'écriture refuse l'unicité, se dresse contre le monolinguisme pour au contraire affirmer la diversité linguistique.

L'écriture d'Assia Djébar semble paradoxale : c'est une narration en français qui fait entendre les voix algériennes. Ce choix de la langue d'écriture, l'ensemble des écrivains postcoloniaux y est confronté : en situation de plurilinguisme, ils sont en effet « condamnés à penser la langue »¹⁵. Les frontières linguistiques sont en ce cas hésitantes, elles dessinent un « territoire imaginaire à la fois contraint et ouvert »¹⁶, où s'inscrit leur errance entre deux langues. Cependant, la romancière n'accepte pas le français des colonisateurs sans l'interroger. Elle remet au

14 Assia Djébar, *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 236.

15 Lise Gauvin, « D'une langue à l'autre, la surconscience linguistique de l'écrivain francophone. », *L'écrivain francophone à la croisée des langues: entretiens*. Paris, Karthala, 1999, p. 6.

16 Lise Gauvin, « Assia au pays du langage » in: Mireille Calle-Grüber, *Assia Djébar, Nomade entre les murs. Pour une poétique transfrontalière*. Paris, Maisonneuve & Larose, 2005, p. 222.

contraire en question l'hégémonie qui le caractérise, en lave le sang qui le fige pour créer une langue mouvante, qui se refuse au statisme d'un monolinguisme institutionnalisé. Elle remodèle ainsi le français dans le but de se le réappropriier et d'en tirer une force créatrice. L'instrument au service du pouvoir colonial est de fait façonné en source libératrice, car il cesse d'être imposé pour devenir le produit d'un choix. On comprend alors que son travail sur la langue s'inscrit sur fond historique : il signe le refus de l'hégémonie coloniale. Cette redéfinition du français lui permet de franchir peu à peu le seuil de cette « maison d'accueil »¹⁷ qu'est devenue pour elle la langue, après avoir fait « le geste augural de franchir moi-même le seuil, moi librement et non plus subissant une situation de colonisation »¹⁸.

La poétique d'Assia Djébar s'affranchit ainsi des normes qui contraignent les langues, refuse les frontières qui séparent l'oral de l'écrit ; ce métissage duquel naît son écriture s'impose avant tout comme un acte de résistance. Elle explique :

Si je voulais faire sentir le trop lourd mutisme des femmes algériennes, l'invisibilité de leurs corps, revenue avec le retour d'une tradition rétrograde, j'avais d'abord – en tant qu'écrivain (le devoir de tout écrivain étant un devoir de langue) –, j'avais, pardonnez-moi cette métaphore, à me saisir de cette langue française entrée en Algérie avec les envahisseurs de 1830, et à l'essorer, à la secouer devant moi de toute sa poussière compromettante ...¹⁹.

Ainsi, de cette entreprise, il nous faut considérer l'émergence d'une nouvelle langue : la langue littéraire. Lorsqu'Assia Djébar écrit la langue adverse, elle entend la re-poséder, la reconquérir en entrelaçant arabe et français. Si souvent, le plurilinguisme n'est pas visible et n'apparaît dans le texte que par touches, c'est car l'arabe prend la forme d'une ombre, dans le sillage de la langue française. La réunion de trois amis dans *Le Blanc de l'Algérie*, est l'occasion de rendre compte de cette présence fantomatique de l'arabe : « nous bavardions – chacun de ces trois amis et moi, en langue française – mais cette nappe coulait toujours au-dessus d'une autre, ombreuse, la phréatique, l'invisible qui pouvait jaillir »²⁰. Le roman évoque

17 Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent... En marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 44.

18 *Ibid.*, p. 44.

19 *Ibid.*, p. 46.

20 Assia Djébar, *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 67.

une jeunesse algérienne consciente des enjeux linguistiques de son pays. Pour transcrire ce phénomène dans ses œuvres, Assia Djébar crée ce qu'elle nomme « la franco-graphie »²¹, où « graphie et oralité se répondent comme deux versants face à face »²². Ce sont de longues phrases qui sillonnent alors ses œuvres, avec un jeu sur la ponctuation et une fluidité qui étourdi : « une pulsion énergétique déstabilisante qui fait vibrer l'écriture et hypnotise le lecteur avec sa sonorité inquiétante »²³. Ce sont des sonorités qui invoquent la langue de la mère : allitérations et assonances créent une dynamique visant à reproduire la diction de la langue arabe. De fait, le texte n'est plus muet, « ce qui arrive au texte, c'est le *phénomène* de la voix. Son apparition »²⁴.

Fuite : l'expérience de l'affranchissement

Oralité et écriture, arabe et français, passé et présent : Assia Djébar se joue des frontières, dans une écriture du décentrement, qui hésite entre deux rives. Dans la lignée de toute une génération d'écrivains maghrébins, qui partage une même expérience de l'exil, elle élabore une écriture de l'expatriation qui innove et s'affranchit de la norme pour proposer un modèle alternatif. Le but n'est dès lors plus uniquement de servir les intérêts de son pays, mais de s'inscrire dans une perspective d'ouverture. Hafid Gafaïti remarque en effet que « la notion même de littérature nationale éclatant en morceaux chaque jour sous nos yeux, il ne semble pas productif de maintenir une conceptualisation basée sur le principe d'opposition entre, d'un côté, les littératures nationales postcoloniales et la littérature française de l'autre »²⁵. Il s'agit d'éradiquer les frontières et de transcender les schémas hégémoniques pour fonder une identité culturelle algérienne qui

21 Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent... En marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 29.

22 *Ibid.*, p. 38.

23 Otilia Baraboi, « L'Herméneutique de la voix dans l'écriture d'Assia Djébar », *Cincinnati Romance Review*, 31, 2011, p. 118.

24 Jacqueline Risset, « L'amour de la langue », in: Calle-Grüber, Mireille. *Assia Djébar, Nomade entre les murs. Pour une poétique transfrontalière*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2005, p. 49.

25 Hafid Gafaïti, *La diasporisation de la littérature postcoloniale, Assia Djébar, Riachid Mimouni*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 139.

ne se définirait plus par la différence et ne se suffirait plus de son rapport constant à l'altérité. Par l'écriture, il devient alors possible de dépasser les discours fondés sur une pensée binaire et manichéenne. De la même manière, le rapport à la langue ne peut se baser sur des oppositions. La francographie d'Assia Djébar, en retravaillant la langue française, est pour les Algériens, cette « rampe vers l'international »²⁶ qu'évoque Dalida Temim. Dans la dernière partie de *La disparition de la langue française*, l'enlèvement de Berkane, personnage-narrateur, prend une valeur métaphorique : comme le titre du roman l'indique, c'est le statut du français en Algérie qui est déploré. Son recul progressif est ainsi la source d'un traumatisme, le même qui marquait les Algériens à l'époque coloniale lorsqu'ils ont été forcés de renoncer à leur langue. Le roman témoigne de l'importance pour le pays de conserver la langue française qui fait désormais partie intégrante de la culture algérienne.

Avant son enlèvement, Berkane rentre en Algérie pour écrire un roman. Il éprouve ainsi le besoin de mettre un terme à son exil en France et refuse une écriture de l'expatriation : ce sont les sonorités retrouvées de l'arabe et la montée en surface de ses souvenirs qui signent la venue des mots. Berkane partage avec Thelja, héroïne des *Nuits de Strasbourg*²⁷, un certain goût pour le nomadisme, « l'inter-rivage »²⁸ qu'Assia Djébar évoque à l'occasion d'un colloque sur « l'écriture de l'expatriation »²⁹. Le mouvement constant caractérise en effet la jeune femme, de sorte que son expérience de la migration à Strasbourg n'est que fuite : elle est dans un entre-deux perpétuel. La ville frontalière devient le symbole de cette traversée des langues, des cultures : la France, l'Algérie, l'Allemagne s'y côtoient. Thelja y rencontre aussi son amant alsacien, François et se plaît à rythmer leurs réunions de va-et-vient constants. Leur relation s'appuie alors sur un double nomadisme : géographique mais aussi linguistique puisque l'allemand, le français et l'arabe se rejoignent dans une alchimie linguistique. La comparaison entre Berkane et Thelja n'est pas fortuite puisque Berkane entretient lui aussi un rapport amoureux avec l'Autre, Maryse, une française. Ce métissage rend possible une harmonie entre les

26 Dalida Temim, « Politiques scolaire et linguistique : quelle(s) perspective(s) pour l'Algérie ? », *Le français aujourd'hui*, 3, 2006, p. 24.

27 Assia Djébar, *Les Nuits de Strasbourg*, Actes Sud, Québec, 2003.

28 Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*. Elle confie au congrès des romantismes allemands à Münster : « Voici que je débouche aujourd'hui (...) dans cet inter-rivages qui me fait affronter soudain la falaise du non-retour », p. 44.

29 *Ibid.*, p. 44.

langues et les cultures. Ainsi, comme les corps s'entrelacent, leur discours s'enchevêtrent et donne lieu à « cet idiome particulier à nous deux, métissage de mon dialecte et de ton français »³⁰.

Assia Djébar revendique une écriture de transhumance qui n'effectue pas de choix de langues mais les traverse, les entremêle dans une danse des mots. Elle joue avec des frontières flottantes et embrasse deux rives pour finalement trouver sa place dans un entre-deux. Écriture du décentrement qui reste donc irrémédiablement sur les marges puisqu'elle ne fait qu'effleurer les langues. Se dessine ainsi à l'horizon du texte, une ligne de fuite, « dans l'écriture il y a une sorte d'impossibilité ; l'écriture fuit, c'est le cri qui prend la place, c'est le silence »³¹. L'enjeu de l'écriture d'Assia Djébar est de mêler sa voix à ceux dont la parole était restée reléguée à la sphère du privé et de faire de ses textes, des espaces de liberté qui permettent la fuite : « Longtemps, j'ai cru qu'écrire c'était s'enfuir »³², confie-t-elle dans l'ouverture de *Vaste est la prison*. On pourrait supposer à juste valeur, que figer sur le papier une langue qui ne se définit que par l'oralité suppose la création de normes ; que si en effet, la francographie d'Assia Djébar est sa quatrième langue, elle ne pourrait survivre sans règle, sans jamais adopter de forme standard. Pourtant l'écriture de la romancière s'obstine à refuser les cadres, sa seule grammaire est un polymorphisme affirmé. Ce texte sans cesse mouvant, fuyant, est l'arme la plus efficace d'Assia Djébar pour contrer les puristes de l'arabe classique qui eux, prônent une seule forme de la langue et refusent toute forme d'évolution. L'écriture est alors tout aussi insaisissable que l'inscription de la stèle de Dougga, qui fait l'objet de la deuxième partie de *Vaste est la prison*, « L'effacement sur la pierre ». Le récit retrace l'histoire de l'alphabet berbère, finalement déchiffré au milieu du XIXe siècle. Sa lecture reste un travail de longue haleine, car même si l'alphabet a été conservé chez les Touaregs, beaucoup de ces inscriptions restent mystérieuses pour les chercheurs non-berbérophones qui doivent interpréter le lexique. En effet, l'inscription sur la stèle est bilingue : y figurent « la langue des ancêtres », le libyque aux côtés de « la langue des autres », le punique. L'évocation de cette stèle est pour Assia Djébar encore un moyen de remonter aux sources

30 Assia Djébar, *La disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 30.

31 Lise Gauvin, « Assia au pays du langage », in: Calle-Grüber, Mireille. *Assia Djébar, Nomade entre les murs. Pour une poétique transfrontalière*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2005, p. 220.

32 Assia Djébar, *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 11.

de la langue berbère et de montrer avant tout que le plurilinguisme est constitutif du pays : « Mais cet alphabet, aussi ancien que l'alphabet étrusque, que les ruines du nord de l'Europe, alphabet donc d'âge millénaire, mais support d'une langue encore vivante – "notre" alphabet est évoqué ici comme métaphore ! »³³.

Si l'écriture est insaisissable, à qui alors s'adresse-t-elle ? L'exil de la romancière consacre ses œuvres à un public exclusivement français ou européen. Cependant les mots arabes disséminés dans le texte et la contamination du français par l'arabe accompagnent la lecture d'une certaine incompréhension. En Algérie, elle reste pourtant une auteure « étrangère », aucune de ses œuvres n'étant traduite en arabe. L'écriture d'Assia Djébar se définit par une esthétique universelle qui vise une nouvelle communion. En jouant sur le pouvoir des mots, elle confie à la littérature, le défi de jouer un rôle à l'avenir. Ainsi, si les voix que l'on entend dans la lecture sont celles du passé, le texte ouvre vers l'avenir. Dans cette constante transition entre deux pôles s'ancre donc aussi un processus de transmission. L'écriture d'Assia Djébar rappelle ainsi, avec Dalida Temim, que « l'Algérie a besoin des deux langues de culture : l'arabe et le français, pour des objectifs complémentaires et différents à la fois »³⁴. Tout comme la stèle de Dougga demande la collaboration de chercheurs et de berbérophones, l'écriture d'Assia Djébar réunit deux peuples, pour s'interroger « Et si cette écriture étrange s'animait, se chargeait d'une voix au présent, s'épelaient à voix haute, se chantaient ? »³⁵.

Conclusion

La langue française est introduite en Algérie dans une perspective ethnocentriste : il s'agissait pour les colons d'imposer une langue, mais aussi d'en proscrire une autre. Ce monolinguisme institué transforme la langue en instrument de division et lui refuse sa fonction première de moyen de communication. La mise en place de cette exclusion linguistique va à l'encontre de la réalité que vit la population. Assia Djébar inscrit alors ses

33 Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent... En marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 128.

34 Dalida Temim, « Politiques scolaire et linguistique : quelle(s) perspective(s) pour l'Algérie ? », *Le français aujourd'hui*, N°3, 2006, p. 21.

35 Assia Djébar, *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 145.

œuvres dans un processus de revalorisation des dialectes, au moyen d'un métissage linguistique. À travers la « francographie », la romancière travaille à une réappropriation du français, pour qu'il ne soit plus langue de sang, imposée, mais le produit d'un choix. Les sonorités de l'arabe dialectal viennent colorer la langue française et la rythment pour créer un texte mouvant. Les deux langues ne s'opposent plus : elles se complètent. C'est la diversité qui est mise en avant, en s'opposant au statisme d'un monolinguisme fait de normes rigides. Les mots prennent voix, se font entendre ; le texte, polyphonique, devient chanté.

Assia Djébar fait revivre le passé puisque ce sont les voix de sa mère et sa grand-mère qui parlent avec elle : cependant ce n'est pas une fuite vers le passé, mais une transmission. C'est à travers la langue que se joue le défi de relations nouvelles entre deux pays, deux rives, pour ne plus rester sur les marges. Les frontières de l'Algérie sont donc multiples et friables. À travers la fusion des langues, c'est aussi un entrecroisement des mémoires que vise Assia Djébar : « Durant ces quinze années, je me suis définitivement installée donc dans cet entre Nord/Sud, c'est-à-dire pour moi entre deux rives de la Méditerranée, entre deux territoires, entre deux langues ; également entre deux mémoires »³⁶. Il s'agit pour elle de panser la plaie encore ouverte qu'est la guerre d'Algérie dans la société française. Ses romans deviennent témoins de cette gangrène et participent à l'éveil des consciences en montrant le chemin à emprunter pour en arriver à un véritable travail de mémoire. Elle se dresse contre le silence et lui donne voix.

36 Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent... En marge de ma francophonie*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 206.